

Introduction : Temps de l'Avent

Le terme « Avent » possède de nombreux aspects : attente, misère, exil, besoin, inachèvement, avènement du Seigneur ou Parousie, Messie, Ancien Testament, création, homme, etc. Nous prendrons uniquement « l'espérance ».

1) L'espoir, attitude profonde de l'homme

L'espoir est la conviction qu'il est possible d'obtenir, par des moyens sûrs, un bien nécessaire à la vie, mais actuellement hors de portée et dont on sait qu'il existe.

Il implique d'abord un vide, un manque, un besoin plus ou moins essentiel : le malade espère la guérison, le bien-portant n'y songeant même pas ; le citoyen attend beaucoup du gouvernement, ou bien n'en attend rien et alors son espérance est déçue ou nulle. Il implique ensuite de connaître le bien dont on a besoin ou le but que l'on désire atteindre : celui qui n'attend plus rien de la vie ou qui se sent totalement inutile se suicide. Il implique enfin la possibilité d'user des moyens qui mènent à ce bien ou à ce but : celui qui prend de faux moyens peut aller jusqu'au désespoir.

2) L'espérance chrétienne est semblable à cet espoir dans sa nature et son élan, mais elle est toute différente dans son contenu

D'abord le besoin, manque ou vide n'est pas provoqué par n'importe quoi mais par le péché et ses conséquences, la perte ou séparation de Dieu. Les conséquences du péché originel (ignorance, souffrance, échec, mort) et, dans une moindre mesure, des péchés uniquement personnels, sont là pour manifester la puissance mauvaise du péché. Aussi, quand Dieu a ôté le péché par son pardon, les conséquences du péché deviennent des moyens nécessaires et bienfaisants en vue d'une purification et d'une coopération à la grâce du pardon. Celui qui ne voit que les conséquences du péché se fait une fausse idée du Salut et du Ciel ; il a même la tendance à dire qu'elles sont naturelles. Mais celui qui croit que le péché est la source de tous les maux, croit qu'il a absolument besoin du Salut de Jésus Christ et que ses autres besoins sont ordonnés à ce Salut ; alors il comprend, p. ex., que la mort est le châtiment du péché et le remède nécessaire pour être entièrement débarrassé du péché ; celui-là seulement possède l'espérance chrétienne.

Ensuite, ce n'est pas non plus n'importe quel bien ou but, ce sont les promesses de Dieu et Dieu lui-même, car nous avons été créés pour devenir Dieu par participation. Les promesses divines font partie de ce but, car l'union à Dieu n'est atteignable que par elles. Concrètement ce bien et ce but, c'est Jésus Christ qui est la Promesse de Dieu et le Fils unique de Dieu qui mène au Père. Celui qui ne tend pas, à travers tout, vers Jésus Christ comme seul Sauveur et Salut, celui-là cherche seulement son bonheur dans les biens terrestres, sa famille, sa profession, sa retraite ... qui finissent par décevoir ; c'est pourquoi les damnés sont dans le désespoir. Le but de notre vie n'est pas la terre ni quelque au-delà, mais le Ciel du Dieu de Jésus Christ.

Enfin, ce n'est pas non plus n'importe quels moyens, c'est d'une part la grâce du Christ, l'Église, les sacrements, la Parole de Dieu, et d'autre part la fidélité, les vertus, les efforts, la lutte contre le découragement, les épreuves et tentations à surmonter. Ces deux sortes de moyens sont nécessaires, parce que le Salut ne vient pas de nous mais de Dieu seul, et que ce Salut n'est efficace que si nous y coopérons. Ainsi, nos efforts maintiennent l'espérance chrétienne due à la grâce divine : « *Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien* » (1 Cor 13,1-3). Même les bons moyens, comme faire le bien, peuvent être néfastes ; c'est lorsqu'ils ne sont pas employés à bon escient ; p. ex., la charité envers le prochain pour se dispenser de la prière, une retraite

pieuse à la place de son devoir d'état. Faux moyens utilisés et bons moyens mal employés nourrissent une fausse espérance. Comme nous avons une tendance à croire que nos actions faites de notre mieux sont au point, Dieu s'arrange pour ménager en notre vie les échecs, les épreuves, les déceptions, les oppositions. Bienheureux alors, celui qui s'examine sans complaisance mais en vérité pour connaître en quoi il pourrait être fautif, et trouver en quoi il devrait se corriger !

Ainsi, l'espérance chrétienne n'est pas seulement joyeuse par le but possible et le courage persévérant qu'elle suscite, elle est aussi douloureuse et laborieuse comme le sont la foi et la charité (Rm 5,1-5), car nous sommes sur le chemin rude et escarpé qui mène à la vie éternelle. Nous devons travailler à purifier et à développer l'espérance chrétienne qui est le désir actif des biens du Ciel, moyennant la grâce du Christ, à travers les occupations terrestres. Il faut également apprendre à discerner l'espoir humain et l'espérance chrétienne.

1^{ère} Lecture : Isaïe 2,1-5

I. Contexte

Il y a deux grandes parties du livre d'Isaïe :

- 1) L'espérance messianique (1-39) ;
- 2) Le message de consolation (40-66).

La 1^{ère} partie, dans sa 1^{ère} section (1-5), parle des péchés d'Israël nécessitant la venue du Messie :

- Is 1 : dénonciation sévère des péchés d'Israël
- Is 2 : vision du salut eschatologique au Jour du Seigneur
- Is 3 : commencement des châtiments qui déciment Israël
- Is 4 : rétablissement futur d'un petit Reste par le Messie
- Is 5 : éradication de l'Israël pécheur et impénitent.

La 2^{ème} section (6-12) commencera par la mission d'Isaïe.

Si nous jetons un coup d'œil attentif sur ce plan, nous y voyons l'alternance de menaces et de promesses ; ainsi, Is 1 est une menace, Is 2 est une promesse :

- Is 1 : Dieu étale, avec force détails, les innombrables et révoltants péchés de son peuple, exprime sa déception et son indignation, compte tenu de tant de bienfaits qu'il a reçus, et révèle l'inutilité des moyens qu'il a employés pour redresser et améliorer Israël. C'est l'annonce de l'abandon et de la mort de celui-ci.
- Is 2 : Vient alors, sans transition et sous forme de vision, l'annonce du Salut d'Israël et de toutes les Nations, qui apportera la paix universelle : c'est notre texte. Pour qu'on ne se trompe pas sur cette révélation, le v. 6 (omis ici) dit que Dieu a définitivement rejeté Israël pécheur.¹ C'est dire qu'il ne s'agira pas d'un salut ni d'une paix terrestres et charnels, mais d'un Salut inconnu et unique en son genre. En fait, c'est l'annonce de la résurrection de toute l'humanité, y compris Israël converti, par le Messie sortant de Sion.

Nous avons donc deux révélations : l'échec du Dessein de Dieu sous le régime de la Loi de Moïse, et la réussite de ce même Dessein de Dieu sous le régime de la grâce de Jésus Christ. Quand on lit les prophètes, on trouve toujours ces deux révélations : ils poussent jusqu'au paroxysme les péchés pour montrer que les hommes sont irrémédiablement perdus, et ils annoncent en même temps un renouvellement merveilleux, dû à la seule grâce de Dieu et faisant vivre l'humanité de la vie même de Dieu. Ils avancent toujours les deux faits, afin qu'on ne tombe pas dans le désespoir ni dans la présomption, afin qu'on ne dise pas : « Puisque la Loi n'est plus valable, je me suicide » ; ni non plus : « Puisque Dieu sauve quand même, je continue à vivre comme bon me semble ou comme j'ai toujours agi. » Cette prise de conscience que nous sommes perdus par nous-mêmes, et que Dieu nous propose de chercher à obtenir le monde nouveau, fait

¹ Isaïe annonce une réconciliation entre Dieu et Israël. Or, le texte parle d'un rejet définitif de l'Israël pécheur ; donc le Salut est plus vaste que la réconciliation annoncée.

naître l'espérance basée sur la foi. Parmi les attitudes demandées par l'Église en ce temps de l'Avent, nous allons, comme je l'ai dit, développer quelque peu cette vertu théologique de l'espérance pendant quatre semaines.

II. Texte

- v. 1 : Isaïe (même nom que Jésus ; il veut dire : « Yahvé sauve ») est un laïc de la tribu de Juda, résidant à Jérusalem, fréquentant la cour royale et n'exerçant son prophétisme qu'en Juda ; il est mort martyr, scié en deux sur l'ordre de Manassé, roi impie, à cause des malheurs qu'il annonçait en châtement des infidélités d'Israël. Il est le prophète qui annonce le plus clairement la venue du Messie justicier et sauveur, et la façon dont celui-ci rassemblera autour de lui un petit Reste d'exilés et toutes les Nations.

C'est une vision (« וַיִּרְוֶהוּ, vit ») (non une révélation, comme le dit le Lectionnaire) qu'Isaïe a reçue, mais qu'il dit en « parole » (וַיְדַבֵּר) pour qu'elle soit compréhensible par « Juda et Jérusalem ».

- v. 2 : « *Dans l'avenir* » : littéralement, c'est « *dans le dernier des jours* ». Ce qu'il annonce concerne donc l'eschatologie, c.-à-d. les temps messianiques qui apporteront le Salut par le Christ.

« *La montagne* » (וְהָר, ὄρος, mons) : elle est le symbole de l'homme au niveau minéral, comme l'arbre l'est au niveau végétal. En effet, comme pour l'homme, on dit la tête et le pied de la montagne ; son sommet ou sa tête, souvent inaccessible, est le lieu des apparitions de Dieu, comme c'est aussi dans sa tête que l'homme reçoit les révélations divines. Surgissant de terre, s'élevant, s'affirmant et pointant vers le ciel, elle représente l'homme qui tend vers Dieu en dépassant le terrestre et le charnel, en élevant et en purifiant ses pensées et ses désirs. Il s'agit ici de « *la montagne de la maison du Seigneur* », c.-à-d. du mont Sion sur lequel se trouve le temple, lieu de la présence du Seigneur.

« *Elle sera placée à la tête des montagnes* » : c'est la suprême montagne. Elle désigne le Christ (et donc aussi Marie et l'Église) qui, parce qu'il est le Verbe de Dieu, sera à la tête des autres montagnes que sont les personnages les plus éminents de la terre et du peuple de Dieu pour les faire agir ou pour les diriger ; dans ces montagnes on peut voir Pharaon, César, Hérode, Noé, Abraham, Moïse, Aaron, David, mais aussi les Apôtres de Jésus et les chefs de l'Église. Et cette montagne « *dominera les collines* » : littéralement « *sera élevée parmi les collines* ». Celles-ci peuvent désigner les justes, les fidèles, les saints. Comme cette montagne porte le temple de Dieu, elle exprime le Christ ressuscité qui dépasse l'humanité et spécialement les membres de son Corps mystique par sa divinité et sa royauté divine.

« *Toutes les nations afflueront vers elle* » : ce sont les païens terre à terre et malheureux, au rang desquels s'est placée Israël par son idolâtrie. Comme des papillons attirés par la lumière, des indigents aspirant au nécessaire, des égarés cherchant leur chemin, des pénitents espérant le Salut, tous les hommes voulant émerger de leurs misères trouveront dans le Christ et son Église le milieu de vie dont ils ont un vrai besoin.

- v. 3 : « *Des peuples nombreux* » : « Peuples » (עַמִּים, 'ammym ;) n'est pas équivalent à « Nations » (גוֹיִם, goym). Celles-ci agissent par l'instinct et les impressions, ceux-là par l'intelligence et la réflexion. Alors que les nations devinent, les peuples savent. C'est pourquoi ce ne sont pas tous les peuples mais « *beaucoup de peuples* » ; et « ils n'affluent pas » en suivant les caprices de leur cœur comme « toutes les nations », mais « ils marchent » en sachant ce qu'ils cherchent et en quoi consiste leur Salut. Or, ils savent trois choses :

1) Le Salut est dans l'Église du Christ qui est élevée, puisqu'ils disent : « *Montons* »,

bien qu'elle-même cherche aussi ses intérêts terrestres comme « Jacob ». Ces peuples s'encouragent mutuellement aux efforts à faire, attentifs au « Seigneur » Dieu qui est présent dans l'Église du Christ humble.

- 2) Le Salut possède un contenu à connaître, et il exige un enseignement, une doctrine à cultiver et à vivre dans un progrès constant.
- 3) Le Salut est donné par « la Loi » nouvelle sortant de Sion et par « la parole du Seigneur » sortant de Jérusalem. Il s'agit, en effet, d'une Loi nouvelle, puisque la Loi de Moïse avait déjà été donnée : cette Loi nouvelle est l'Évangile ; de même, la parole du Seigneur est celle du Christ. Ainsi Jésus et son Évangile sortent de l'Église sainte, figurée par Sion et Jérusalem. Ces peuples savent donc que le Salut et le Sauveur se trouvent dans l'Église et exigent d'eux d'aller vers Dieu en quittant les frivolités de la terre, et de s'instruire sans cesse de son enseignement.

- v. 4 : « *Il sera le juge des nations* », littéralement : « *Il jugera entre les nations* ». Le « il » désigne le Seigneur. « Les nations » ont maintenant un sens différent : suite surtout au v. 3 qui parlait de l'Économie nouvelle, il s'agit de leur présence dans le Nouveau Testament ; elles sont donc dans une condition nouvelle en entendant ou en vivant le Salut du Christ. Puis il est question de nouveau de « nombreux peuples ». Nations et peuples dans leur nouveau statut gardent leur sens vu plus haut (impressions pour les unes, réflexion pour les autres).

Le jugement du Seigneur adviendra selon la façon d'envisager le Salut du Sauveur. Il fera un tri « *entre les nations* », car le Salut consiste à rendre juste. Que l'on soit dans l'Église en ayant une notion et une pratique minimales de ce qui concerne le Salut (« les nations ») ou qu'on y soit en sachant bien ce qu'est le Salut (« nombreux peuples »), il faut passer par une purification faite par Dieu :

- pour les nations, ce sera la mise au point de la foi au Christ. Dieu exigera que leurs membres aient la vraie foi à la mesure de leur capacité, car à ceux qui ont moins reçu, on exige moins.
- pour les nombreux peuples, ce sera la mise au point de leur fidélité correcte au Christ. Dieu exigera que leurs membres, dévolus à son service, corrigent leurs imperfections et leur insuffisance. La traduction « sera l'arbitre » vient littéralement de « reprocher, répliquer » (יָחַד)². A ceux-là qui ont reçu davantage, Dieu exige davantage.

Ce jugement, ce tri, cette mise au point fera de tous un peuple menant un nouveau genre de vie, à savoir : la participation au règne de la charité, ce qui est exprimé sous forme imagée par la transformation des instruments de violence en instruments de paix et par la suppression de toutes les oppressions.

- v. 5 : « *Maison de Jacob* » : elle désigne la descendance d'Israël encore préoccupé de lui-même. Comme il a été le premier à entendre l'annonce du Salut, le prophète lui demande d'être le premier à marcher vers le Christ qui lui donnera le Salut. Pour nous, il s'agit de l'Église pérégrinante et pécheresse.

« *A la lumière du Seigneur* » : cette lumière exprime d'abord la vérité, car elle permet le repentir ; mais pleinement, cette lumière désigne le Christ qui est aussi la Vérité.

Conclusion

Ce texte est une vision qu'a reçue Isaïe, de la révélation que l'homme ne peut connaître par lui-même ; elle vient de Dieu qui demande de le croire sur parole. L'accomplissement de cette vision

² יָחַד = réfuter (en remonter à) ; avec לָ = répliquer. (Annotations du dictionnaire et convention de traduction de l'auteur).

nous semble impossible, mais nous devons croire qu'elle se réalisera. Notre foi est fortement aidée par le fait que cette vision s'est déjà réalisée : pleinement dans le Seigneur Jésus, dans les élus du Ciel et les saints canonisés, et partiellement dans l'Église. Quand ils vivent de la foi, les chrétiens savent discerner cette réalisation commencée et poursuivie dans l'Église d'aujourd'hui par l'amour de Dieu et du prochain pratiqué à l'imitation du Christ. Pour bien la discerner, nous avons à garder à la mémoire les leçons de ce texte :

- 1) la montagne de l'Église où est présent le Christ ressuscité par l'action du Saint-Esprit, et dont la vie intérieure est inatteignable par les incroyants et le monde ;
- 2) le Salut venant seulement du Christ et se développant par la parole de Dieu vécue ;
- 3) la purification de notre vie par la pratique de l'amour de Dieu et du prochain.

Mais le plein et définitif accomplissement de cette prophétie pour les membres de l'Église pérégrinante se fera à la Parousie du Seigneur, et doit donc animer notre espérance de sa venue. Selon les trois aspects que j'ai donnés dans l'introduction à l'espérance chrétienne, notre espérance implique d'abord la prise de conscience d'un besoin, d'un manque dû au péché et à l'inachèvement de notre vie : mieux nous voyons combien cette prophétie n'est pas pleinement réalisée, mieux notre espérance prendra de l'ampleur ; elle implique ensuite de connaître le bien et le but auxquels elle tend : c'est le Salut en et par Jésus Christ, contenu dans l'Église ; elle implique enfin les vrais moyens pour obtenir ce Salut et en vivre : aller, dit 3 fois le texte, à l'Église, s'instruire de son enseignement vu comme étant vraiment celui du Christ Jésus et de ses Apôtres, examiner sa foi et sa fidélité personnelles, et progresser en aimant le Seigneur et le prochain.

Épître : Romains 13,11-14

1. Contexte

Ce texte est situé dans la 4^e partie du livre : « Recommandations sur le développement de la vie chrétienne » (12–16). Partie qui comprend trois sections :

- a) L'offrande de soi-même à Dieu par la charité (12–13) :
 - La charité comme dévouement aux frères et aux ennemis (12)
 - La charité comme devoir d'état envers tous les hommes (13)
 - b) La charité ordinatrice de la foi et de l'espérance (14–15) :
 - La foi animée par la charité (14)
 - l'espérance dirigée par la charité (15)
 - c) Salutations pleines d'égards à l'Église de Rome (16,1-24)
- Doxologie : résumé de toute l'épître (16,25-27)

Notre texte se situe à la fin de la 1^{ère} section : il vient en conclusion de la recommandation de la charité, vécue comme un devoir d'état du chrétien. Il est précédé d'un texte qui parle de la charité comme accomplissement et plénitude de la Loi (23^e Ordinaire A), et il est suivi d'un texte sur la nécessité d'animer la foi par la charité (24^e Ordinaire A). C'est dire que, malgré les apparences, notre texte porte sur l'espérance et parle d'une exigence de la charité. Celle-ci, en effet, en tant que vertu théologale, est une réponse à l'amour de Dieu. Ce que Paul veut enseigner, c'est la nécessité de prendre conscience et de reprendre en mains le sérieux et l'importance de la vie chrétienne.

II. Texte

- v. 11 : « *Le moment* » (καιρός) : ce terme signifie « l'éternité de Dieu intervenant dans le temps de l'homme pour le sauver et le sanctifier ». Il est lié à l'Incarnation et à la Rédemption, et il exige par conséquent un comportement chrétien qui lui est conforme. À l'amour de Dieu doit correspondre l'amour du chrétien pour que celui-ci vive le Salut et tende à la sainteté. « *Car l'heure est déjà* » : comme l'« heure » de Jésus, cette heure est morte et vivante, condamnation et salut, jugement et venue du Seigneur.
- « *Sortir de votre sommeil* » : littéralement on a « *Vous réveiller de votre sommeil* ». « *Le salut est*

plus proche de nous que lorsque nous avons cru ». Cette proximité du salut qui demande de nous réveiller de notre sommeil révèle l'urgence actuelle d'une conversion et d'une fidélité :

- « Le sommeil », c'est l'oubli de l'importance vitale du Salut, à cause des multiples préoccupations de l'existence.
- « Se réveiller » : c'est reprendre conscience activement de la venue du Seigneur qui apporte le Salut définitif, c'est donc réexaminer nos occupations, raviver nos dispositions eschatologiques.

Quand donc nous réentendons ce que nous savons déjà de la foi et de l'Évangile et qui doit toujours être fait et être mieux fait, nous découvrons que nous étions en train de dormir et nous commençons à nous réveiller ; et quand nous nous engageons à réformer et à améliorer notre vie chrétienne, nous nous réveillons pour de bon.

Ce lien entre le Salut et la venue du Seigneur (la Parousie) mérite d'être examiné. Salut et Parousie ne relèvent pas du temps et de l'espace, bien qu'ils adviennent dans le temps et l'espace qui constituent notre condition terrestre. Voyons d'abord la Parousie. La situer dans le temps, p. ex., c'est mettre une distance entre elle et nous, c'est éloigner de notre existence actuelle le retour du Sauveur, c'est voir notre vie présente comme incapable d'atteindre le Salut, et comme obligée d'être meublée convenablement avant qu'il ne vienne. Mais cette façon de voir spatio-temporelle est matérialiste et païenne, et endommage la foi. Car la foi nous dit que le Sauveur et le Salut sont déjà venus. Et, puisque « *Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui et à jamais* » (He 13,8), il est là depuis 2000 ans et pour toujours. C'est ce que Paul nous dit ici : « *Le salut est plus proche que lorsque nous avons cru* » ; donc le Salut est déjà là à l'époque où nous sommes devenus croyants. Certes, ce n'était encore qu'un commencement, mais tout commencement est de même nature que son achèvement. Si donc nous reléguons le Salut uniquement dans le futur, nous agissons en païens, nous péchons contre la foi ; et Salut et Parousie ne relèvent pas du temps et de l'espace, mais de la foi chrétienne.

Quant au Salut eschatologique, c.-à-d. qui adviendra pleinement en nous à la Parousie, il ne relève pas non plus du temps et de l'espace, mais de l'espérance. Celle-ci, avons-nous vu, implique la connaissance du but. Or, dans la connaissance, le but est déjà présent en partie. En effet, la promesse formelle d'un bien à obtenir réjouit déjà, puisqu'être sûr de l'obtenir, c'est d'une certaine façon l'avoir déjà. La vraie séparation entre nous et le but, entre notre existence et le Salut eschatologique, ce n'est pas la distance spatio-temporelle à parcourir, de sorte que nous devrions courir pour l'atteindre ou laisser passer du temps, mais c'est le décalage, la différence, le contraste entre ce Salut et nous, c'est le fait actuel que nous ne sommes pas au diapason de la Parousie qui manifeste le Salut définitif.

- v. 12 : « *La nuit a progressé* » : Ne pas remarquer cette absence de diapason, ne pas voir que notre vie chrétienne n'est pas à la hauteur de ce qu'elle doit être à la Parousie, c'est être dans le sommeil, dans les ténèbres, dans la nuit. Mais en prendre conscience et en voir l'évidence, c'est se réveiller, sortir de la nuit, voir apparaître le jour. « *Comme dans le jour* » : il s'agit du Jour du Seigneur, sa Parousie. Le même mot « proche » (ἐγγύς), d'abord appliqué au Salut (v. 11) et ensuite appliqué au Jour du Seigneur, montre l'identité du Salut et de la Parousie, en même temps que leur proximité de notre vie présente. La différence des termes « sommeil – réveil » et « nuit – jour » indique deux points de vue : « sommeil – réveil » est intérieur et subjectif ; « nuit – jour » est extérieur et objectif. Ce dont nous prenons conscience intérieurement est le même que ce qui a lieu réellement devant et autour de nous, et ces deux points de vue viennent d'une disposition de Dieu à notre égard ; ce que nous expérimentons de notre insuffisance et de la disposition de Dieu n'est pas une illusion, mais est comme un écho de la volonté divine.

Cette prise de conscience venant d'une disposition de Dieu ne peut être platonique, ne peut rester théorique, mais elle doit se traduire en actes dans notre vie concrète par le rejet « *des œuvres des ténèbres* » et par l'emploi « *des armes de la lumière* ». Cette activité ne se fait pas sans lutte pour rejeter tout ce qui maintient dans les ténèbres, et il y faut les armes de la lumière, c.-à-d. celles de la vérité, de la lucidité sur soi, de la sincérité d'une part, de la grâce, de l'Évangile, de l'enseignement du Christ d'autre part. Il nous faut donc écarter deux choses : d'un côté le mensonge, c.-à-d. le refus de se voir tel que l'on est ; et d'un autre côté nos propres armes, c.-à-d. la conviction de pouvoir vaincre par nous-mêmes, qui aboutissent à l'échec.

- v. 13 : Puisque le Jour et le Salut sont là, « *marchons décemment* », traduit dans le Lectionnaire « conduisons-nous honnêtement », en rejetant tout ce qui entre, tient l'avilissement de l'humain : « *ripailles et beuveries, orgies et débauches* » qui concerne le corps, et « dispute et jalousie » qui concerne l'âme.
- v. 14 : au contraire, « *Revêtez le Seigneur Jésus Christ* » qui est le Sauveur et le Salut, c.-à-d. en demandant la grâce du Christ, comportez-vous comme lui. L'écart que nous remarquons entre ce que nous sommes maintenant et ce que nous devrions être maintenant, Lui le réduira dans la mesure où nous voulons y remédier. Laissons-lui faire son travail par la confiance en lui, et faisons le nôtre en l'imitant. La fin du verset dit de veiller à mortifier aussi les pensées et les intentions par lesquelles commencent les actes. Nos désirs du Salut ne doivent avoir comme aliment que la volonté d'être au Christ.

Conclusion

Le Salut, la Parousie du Seigneur, est là à notre porte, et s'apprête à venir en nous. Mais il est là comme une substance précieuse à mettre dans un vase (nous-mêmes) déjà plein d'autres choses ; il ne peut donc pas y entrer. La question, par conséquent, n'est pas de savoir quand et où cette Parousie arrivera, mais d'enlever dès maintenant ce qui empêche sa venue pour nous et en nous. Si nous savions à quelle date le Seigneur reviendra, nous perdriions aussitôt l'espérance chrétienne qui est basée sur la foi, c.-à-d. sur ce que Dieu a dit et qui dépasse la raison (Voir 1^{ère} Lecture), et dont la soudaineté seulement nous a été révélée. Certainement restera l'espoir purement humain, mais son but étant seulement la destruction de tout, et la foi faisant défaut, cet espoir désespère ou traumatise. Des hérésies ou des sectes dissidentes ont voulu le conjurer, en donnant des dates ou en alléguant des preuves fausses ou en faisant des prédictions évidentes du genre de : « Le soleil se lèvera demain ». Bien des chrétiens, depuis quelque temps, recherchent avidement ces sortes de renseignements sur la fin du monde ; sans le savoir, souvent, ils ont perdus l'espérance chrétienne et se sont rabattus sur cet espoir purement humain et sur des informations que de nombreux livres ne manquent pas [de colporter et] d'entretenir.

Mais parce qu'elle se base sur la foi, l'espérance chrétienne, nous venons de l'entendre, nous dit que le Jour du Seigneur, donc la Parousie et le Salut, est présent maintenant comme il l'était dans la vie terrestre de Jésus, le Verbe incarné. Si le verset, qui est omis au début de l'évangile que nous allons voir, dit : « *Concernant ce jour et l'heure, personne ne le sait, sinon le Père seul* » (v. 36), Jésus ne le dit pas selon l'espoir purement humain, mais selon l'espérance chrétienne. Il veut non seulement dire que personne ne peut savoir ni la date ni les circonstances phénoménologiques de sa Parousie, mais aussi que personne ne peut savoir quand le Père décidera de la Parousie et du Salut plénier dans notre existence présente. Ce qui l'en empêche, c'est sa patience qui tolère nos impréparations ou sa décision de tenir compte des vues qu'il a sur nous. La foi nous dit que la venue du Salut et de la Parousie nous sera bénéfique si nous vivons de l'espérance chrétienne. Or, celle-ci rejette les faux besoins (la date et l'heure), les faux buts (les rêveries), les faux moyens (les calculs et les informations), toutes choses illusoire. Mais elle voit le vrai besoin (le vide et le manque creusés par le péché), le vrai but (le Salut par Jésus Sauveur), les vrais moyens (la grâce, la pénitence, la fidélité à l'Évangile et à l'Église). Cette certitude de l'espérance chrétienne en ce temps de l'Avent, l'Épouse

du Christ, l'Église, prend soin de l'entretenir en ayant institué la fête de la Nativité du Seigneur qui est le mémorial, c.-à-d. la venue présente en signe, de la dernière venue du Christ glorieux. Noël aura bientôt lieu dans notre vie, en un jour ordinaire, et n'impose pas son mystère humano-divin et que l'on peut négliger sans dommages apparents. Pourtant, la foi nous dit que Noël est déjà la Parousie du Seigneur, et qu'il y a dommage à ne pas nous y préparer : « C'est le moment, l'heure est venue de nous réveiller de notre sommeil » (v. 11), et la suite. Si nous vivons le temps de l'Avent dans cette espérance ecclésiale, Noël apportera une correspondance plus grande entre ce qu'est le Sauveur et ce que nous sommes.

Évangile : Matthieu 24,37-44

I. Contexte

C'est presque la fin de la 1^{ère} partie du long discours eschatologique (dernier des cinq discours en Mt) que Jésus adresse à ses disciples, après sa sortie du temple qu'il avait purifié et où il avait enseigné tous les genres de personnes rencontrées durant sa vie publique : chefs du temple, pharisiens, hérوديens, sadducéens, scribes, foules, disciples. Le début de ce long discours [24,1-36] est supposé connu, puisqu'il a été rappelé, l'année liturgique dernière, par son parallèle dans l'évangile de Luc (21,5-19 vu au 33^e Ordinaire C, voir Conclusion, d. p. 15.) : il s'agissait des épreuves destinées à détruire ce qu'il y a de charnel et de mal dans notre vie chrétienne, pour qu'adviennent le spirituel et le bien tels qu'ils doivent être achevés à la Parousie. En signe de tout ce contenu, Jésus dit alors la parabole du figuier, suivie de l'ignorance « du jour et de l'heure » de la Parousie, que j'ai expliquées.

Vient alors notre texte, qui sera suivi de quatre paraboles sur la nécessité d'être vigilant, car ce jour de la Parousie adviendra subitement et dans un monde qui ridiculise ou ignore cette vigilance.

II. Texte

1) Mépris de la vigilance par l'homme charnel (v. 31-41)

- v. 37-39 : « *Comme aux jours de Noé* » et « *Comme aux jours d'avant le déluge* ». Pourquoi Jésus remonte-t-il si haut ? Ce n'est pas seulement parce que cet exemple est très parlant, c'est aussi parce que, précédant l'existence d'Israël, il est universel. Il va d'Adam à Noé, et révèle l'attitude des hommes qui n'ont pas reçu la Révélation surnaturelle, c.-à-d. de l'homme pécheur qui a, comme Révélation naturelle, la Création, sa conscience, sa raison, ses désirs et activités terrestres. Puisque Jésus s'adresse à ses disciples, il parle du même coup d'une attitude semblable qu'ils pourraient avoir. Ils envisageront la Parousie de leur Maître comme les païens voient la fin du monde, soit qu'ils considèrent leur vie sur terre comme ces pécheurs, soit qu'ils oublient tout ce que Jésus leur a dit de sa Parousie (annoncée par Isaïe et Paul dans les deux premières lectures), et alors ce sera pour eux la même catastrophe que pour les descendants d'Adam.

Appliquons cela aux courants d'idées actuels, que l'on trouve aussi chez de nombreux chrétiens, à toutes les erreurs et élucubrations sur la fin du monde : sa relégation dans un futur proche ou lointain et tant d'autres suppositions, telles que : calcul de la date, événements cosmiques terrifiants, dommages irrémédiables, discussions sur sa manifestation, explications rationnelles, scientifiques ou ésotériques de son contenu, etc. Tout cela vient du mépris ou du peu de désir de la Parousie, et sert à exorciser la peur de sa venue. L'amour déréglé de ce monde périssable et étrié éteint le vrai sens de la Révélation surnaturelle, le sens des paroles des prophètes, de Jésus et des Apôtres. Dans ce cas, les chrétiens ne diffèrent pas des païens.

Ce dérèglement trouve son origine dans le péché d'Adam et relève des conséquences de ce péché, parmi lesquelles figure la concupiscence, c.-à-d. le désir dévoyé qu'il est nécessaire de combattre et de mortifier. Depuis le jour où Adam s'est détourné de Dieu

et s'est tourné vers lui-même et le monde, l'homme est braqué sur ses besoins immédiats et terrestres. Ce sont, dit le texte, la nourriture, « manger et boire » qui concernent tous les domaines, pour entretenir sa vie terrestre, et le mariage, « épousant et faisant-épouser », ainsi que toutes sortes d'alliances et d'entreprises pour protéger, prolonger et valoriser son existence terrestre. Avant le péché, Adam et Ève étaient toute ouverture à Dieu et l'un à l'autre, aspiration à lui ressembler, achèvement du créé pour le lui offrir, réponse d'amour généreux à son amour infini ; mais par le péché, eux et leurs descendants se sont recroquevillés sur eux-mêmes, sur leurs besoins tyranniques, sur leurs désirs sensibles, sur leurs travaux faciles et égoïstement profitables, sur leurs occupations agréables, sur l'accumulation de leurs plaisirs ; en bref, sur le terrestre et le charnel limités à ce qui les intéresse fort ici-bas. Depuis lors, en entendant la Révélation divine, la Loi, l'Évangile, la Parousie, l'homme ne les voit qu'à travers son imagination étriquée, ses caprices versatiles, ses velléités, et ne voulant faire que peu d'efforts pour obtenir les réalités célestes, les promesses divines, son renouvellement et sa destinée propres ; et la grandeur divine à laquelle Dieu l'appelle l'effraye. Alors le païen se rabat sur des lois qui lui promettent un bonheur à sa mesure, et le juif s'accroche à la Loi de Moïse qui lui permet de garder sa vie et de s'estimer plus important que le païen.

Or la Parousie, le Jour du Seigneur, c'est Dieu lui-même qui vient, et dès lors, comme de nombreux textes le disent, ce sera un jour d'angoisse et de terreur, tels le Déluge évoqué ici et les catastrophes rappelées dimanche dernier, et tout sera jugé et sanctionné selon la mesure divine. Pour le chrétien fidèle, c.-à-d. pour celui qui vit selon l'Évangile en aimant le Christ, Jésus Seigneur est déjà venu dans sa vie, lequel par sa grâce lui a élargi le cœur, la contemplation et l'activité à sa propre dimension ; pour lui, la Parousie est attirante plutôt qu'effrayante. Mais qui peut prétendre qu'il est un tel chrétien ? Aussi, ce Jour du Seigneur garde quelques aspects effrayants, mais qu'il est possible de convertir en pénitence, en confiance dans la grâce, en accroissement de fidélité. Remarquons, en effet, que Jésus ne dit pas : « L'avènement du Jour du Seigneur », mais « *L'avènement du Fils de l'homme* », terme qui exprime la nature humaine du Christ glorieux et exprime donc qu'il s'est mis à notre mesure pour nous élever à sa mesure. Si donc le Christ est pour nous l'essentiel, l'avènement du Fils de l'homme sera supportable.

- v. 40-41 : La venue du Seigneur advient dans n'importe quelle occupation. Parmi beaucoup d'autres, deux occupations sont ici données comme types :
 - le champ, qui évoque l'activité de production ;
 - la meule, qui suggère l'activité de consommation.

Mais ce qui compte, ce n'est pas le genre d'activités, c'est la façon de les exécuter, à savoir la fidélité au Seigneur et l'attente de sa venue dans notre vie. Alors nous serons emmenés, pris pour être avec Dieu, et non délaissés par le Seigneur. Pour nous y disposer, il faut être vigilant : c'est l'objet de la 2^e partie.

2) Nécessité de la vigilance (v. 42-44)

- v. 42 : « *Veillez donc* ». La vigilance consiste à être attentif à la soudaineté et au moment ignoré d'un évènement au milieu de toutes les activités terrestres. Elle demande d'être certain de la venue de cet évènement, sinon la vigilance se relâche et disparaît. Par la foi, nous sommes certains que la Parousie adviendra. La vigilance est donc de l'ordre de l'espérance.
- v. 43 : Pour comprendre de quelle qualité et de quelle intensité doit être cette vigilance, Jésus présente une courte parabole, dont le sens immédiat est facile à saisir. Il l'énonce sous la forme d'un raisonnement a fortiori, car l'introduction « *Si le maître-de-maison savait* »

suppose qu'il sait ³, et suggère que nous ne savons pas. Si le maître-de-maison est grandement vigilant, alors qu'il sait à quelle heure le voleur vient, à plus forte raison nous, ses serviteurs, devons-nous avoir une vigilance plus grande et de tous les instants, puisque nous ne savons pas l'heure de la venue du Seigneur.

- v. 44 : Le comportement actif que demande cette vigilance, c'est d'être prêts, c.-à-d. d'être constamment dans l'état qui plaît à Jésus Seigneur s'il venait, pouvoir lui dire à chaque instant : « Jésus, tu peux venir me prendre, je suis prêt ». Donc, en tout temps, en toute circonstance, jour et nuit, triste ou joyeux, occupé ou en repos, malade ou en voyage, nous devons être tels que Jésus veut nous trouver en venant. Remarquons, en effet, ce que dit le texte en grec (non en latin) : « *Quand le fils de l'homme vient* (ἔρχεται) » et non « viendra ».

Conclusion

Le fait que Jésus, après en avoir parlé juste avant notre texte, revienne sur le jour de son Avènement et insiste fortement sur la vigilance, montre que sa Parousie est un évènement inhérent de l'Évangile, dans le sens d'une doctrine non seulement théorique mais surtout pratique. On a tellement identifié, sinon en parole, du moins en fait, vie terrestre et vie chrétienne, avec prépondérance de la vie terrestre, qu'il est difficile aujourd'hui de parler de la Parousie sans qu'on y voie seulement la fin de notre monde terrestre. Nous croyons que Dieu a créé le monde et continue de le créer maintenant, et nous nous engageons au devoir d'adoration et de soumission à Dieu et au devoir de respecter la Création sans l'idolâtrer ; et pourtant cette Création a eu lieu il y a bien longtemps. De même, nous devons croire que le Seigneur reviendra et revient déjà maintenant, et cela nous engage aussi au devoir d'attente et de préparation et au devoir de mettre en ordre et de réformer notre vie chrétienne actuelle, même si la Parousie a lieu dans l'avenir. Comme le message du Nouveau Testament, la vie chrétienne est une ; tous deux se caractérisent par « l'Aujourd'hui », le jour un de la résurrection du Christ qui embrasse et anime tous les jours de notre vie terrestre. Nous ne retranchons pas les évènements anciens de la vie de Jésus de notre vie actuelle ; ainsi ne devons-nous pas retrancher la Parousie de notre vie chrétienne actuelle. De même que nous préparons en ces jours-ci la fête de Noël qui approche, de même nous devons préparer aujourd'hui la Parousie qui vient. Ceci implique un autre devoir : celui de ne pas dire que la Parousie n'a lieu que maintenant, pas plus que nous ne disons que la Création n'a lieu que maintenant. L'actualisme est aussi une erreur de notre mentalité moderne gnostique : il fait fi du passé, de la Tradition, de l'histoire, et il fait fi de l'avenir, de l'eschatologie, de la Vie éternelle. En fait, notre vie présente n'a de valeur que par le passé qui l'a amenée, et par le futur qui l'appelle, si bien qu'elle porte le passé et l'avenir.

Le tronçonnage du message chrétien et de la vie chrétienne est un manque de foi ; il est aussi un manque d'espérance : celle-ci est tributaire de celle-là. L'espoir humain demeure encore en partie au cœur de l'homme ; p. ex. les parents préparent aujourd'hui l'avenir de leurs enfants. A plus forte raison, l'espérance chrétienne, qui est bien plus et autrement valable que l'espoir humain, doit-elle être vivace dans notre cœur de chrétien. Il importe que nous réapprenions à être convaincus que la venue du Seigneur est de l'ordre de l'espérance : la minimiser ou l'oublier, c'est pécher contre l'espérance. Et le signe que cette Parousie est bien prise en considération, c'est la vigilance de tous les jours, comme les parents songent sans cesse à l'avenir de leurs enfants. Si donc nous désirons l'Avènement du Seigneur et la préparons dans le moment présent, nous n'aurons pas trop de peine à en garder le souvenir le plus souvent possible.

L'espérance chrétienne s'ouvre au Monde nouveau qu'apporte, dès maintenant et dans la vigilance, l'Avènement du Seigneur Jésus.

³ Un vrai maître de maison veille à tout savoir. Donc un vrai maître de maison sait qu'il faut être prudent, même s'il ne connaît pas l'heure à laquelle viendra le voleur.